KIEV

La Mère des Villes Russes

Par le Baron de BAYE

Membre de la Société des Antiquaires de France
Correspondant de la Société historique de Nestor l'Annaliste

VINGT-QUATRE GRAVURES HORS TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE NILSSON

338, rue Saint-Honoré, 338

1896

KIEV

La Mère des Villes Russes

Cette Conférence a été donnée en 1895 :

A l'Hôtel de Ville de Reims,

A la Société de Saint-Jean, de Paris,

A l'Association générale des Étudiants de Paris.

KIEV

La Mère des Villes Russes

Par le Baron de BAYE

Membre de la Société des Antiquaires de France
Correspondant de la Société historique de Nestor l'Annaliste

VINGT-QUATRE GRAVURES HORS TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE NILSSON

338, rue Saint-Honoré, 338

1896

TABLE DES GRAVURES

KIEV

La Mère des Villes Russes

I.

Introduction.

N'est-il pas vrai que nous sommes, nous autres Français, tellement privilégiés sous tous les rapports, que le désir de quitter notre chère patrie ne nous vient pas à l'idée. Si nous voulons connaître l'étranger, nous prenons un récit de voyage, et, bien installés dans notre fauteuil, nous nous figurons être transportés par la lecture dans les pays lointains que nous voulons connaître. Nous adoptons les impressions, les jugements, les opinions de l'auteur sans les pouvoir contrôler.

Je suis de ceux qui estiment qu'un voyage, fût-il court, est souvent plus instructif que la lecture d'un grand nombre de volumes. Je pense, en outre, que nous gagnerions singulièrement à faire apprécier les qualités maîtresses de notre caractère et de notre race, en nous répandant davantage hors de nos frontières.

La Russie, où nous comptons tant de solides amitiés, et où je vous ai déjà conduits, sera encore l'objet de cette causerie. L'intérêt bienveillant que vous avez accordé à ma conférence sur le peintre Wasnetzoff m'a

laissé présumer qu'un simple récit de voyage pouvait vous faire passer quelques moments agréables.

Beaucoup de personnes, désireuses de voir et d'étudier une contrée, après lecture des pages à la mode écrites sur ce pays, armées du guide qui sera leur évangile, partent ainsi avec des idées préconçues, des impressions pressenties, des critiques toutes prêtes, des admirations de commande qui prédisposent et influencent leur esprit, prisonnier volontaire. Elles sont condamnées à ne voir que ce qu'il faut voir et à ne rapporter que des vues superficielles. Il convient de pénétrer dans les intérieurs, de se créer des relations, de participer, en quelque sorte, à la vie qui vous entoure.

Partez donc avec moi, je vous prie, libres de toute sujétion. Au risque de vous sembler un optimiste outré, je dirai que lorsqu'on se rend dans un pays ami, il faut le voir par son beau côté, être enthousiaste de ses beautés et négliger ce qui pourrait s'y rencontrer de déplaisant. D'abord, n'est-on pas le bienvenu lorsqu'on parle de ce qui est à la fois intéressant, agréable et beau? et puis, lorsqu'il s'agit d'un noble pays où les Français sont si cordialement accueillis, si bien compris, si joyeusement fêtés et si sincèrement affectionnés, la diplomatie ne nous interdit-elle pas toute critique stérile et superflue?

En pénétrant en Russie, il faut en adopter les coutumes, se plier à ses tendances; il faut devenir un peu oriental et ne pas compter avec le temps. J'insiste sur ce point, car, si mes récits vous semblent longs, je vous en aurai préalablement donné une excuse.

Ne l'oubliez pas, ce sont des feuillets arrachés de mon carnet de touriste que je vous communique, et non pas des pages longuement préparées. Vous y trouverez plus

d'enthousiasme que de critique, plus d'abandon que de coquetterie, plus de poésie que de réalisme.

Tout d'abord, si vous allez en Russie, ne vous arrêtez pas en chemin. De la sorte vous éviterez les transitions, que je considère comme préjudiciables à vos impressions premières et au parallèle que vous voudrez établir entre le milieu que vous abandonnez et celui que vous allez chercher. Il faut se ménager le grand contraste de la nouveauté de ce que l'on trouve avec le connu de ce que l'on quitte. Si vous craignez d'accomplir sans arrêt la traversée de l'Europe, de Berlin passez immédiatement à Pétersbourg ou à Moscou, ou de Vienne rendez-vous directement à Kiev. Vous saisirez ainsi la différence qui existe entre le caractère des Allemands et celui des Russes.

La première fois que je mis le pied en Russie, en franchissant la frontière il me sembla que je me trouvais transporté dans un centre tout différent de celui d'où je venais. Pressé de déguster une cigarette russe, j'en avais pris une boîte à la station. Confortablement installé dans un wagon comme nous n'en connaissons pas en France, j'étais assis à côté d'un superbe officier russe qui porta en même temps que moi un papiros à ses lèvres. J'avais frotté une allumette, et après avoir donné du feu à mon voisin, j'allumai ma cigarette. Aucune parole n'avait été échangée.

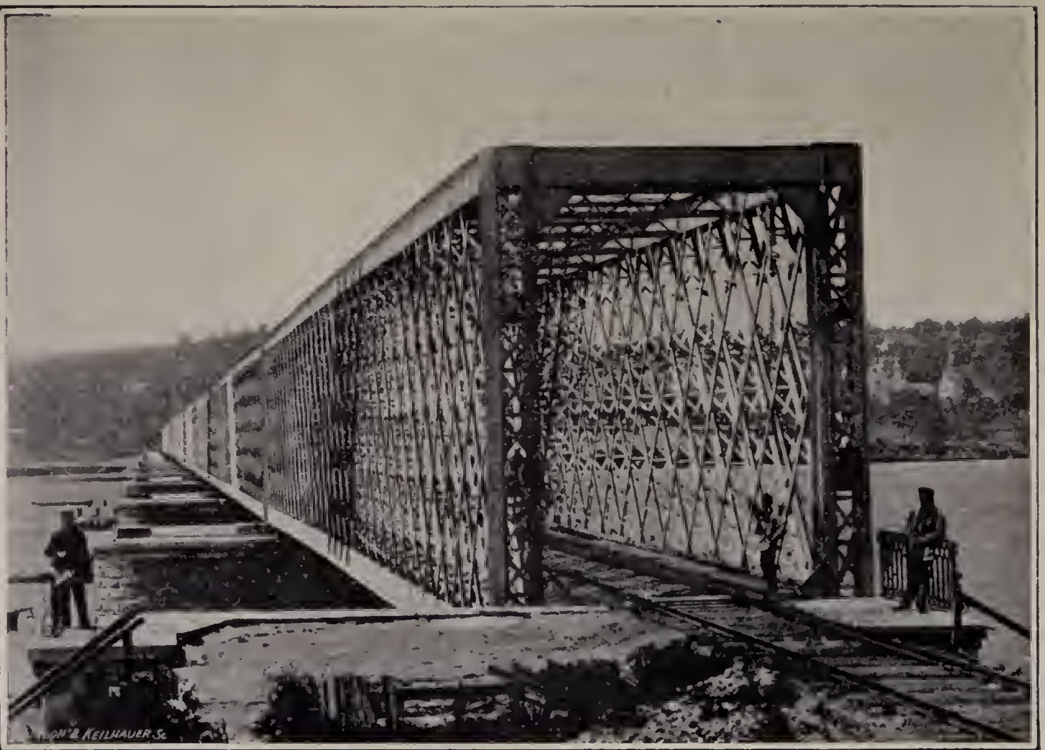
« Vous êtes Français, Monsieur, me dit mon nouveau compagnon de route; car, ajouta-t-il, l'Allemand se sert le premier de l'allumette, et la passe presque consumée aux mains de celui qu'il veut obliger, au risque de lui brûler les doigts. Le Français ne quitte pas l'allumette, et après avoir gracieusement donné du feu à celui qui en manque, pense ensuite à lui-même. Nous autres, Russes,

nous prenons une allumette, nous donnons du feu, puis nous la jetons et nous en usons une seconde pour nous-mêmes.

« L'Allemand est égoïste dans sa courtoisie. Le Français se montre à la fois très poli et un peu économe. Le Russe veut que sa gracieuseté soit accompagnée d'une certaine prodigalité.

« Soyez le bienvenu, me dit mon interlocuteur en terminant et en me tendant la main ; nous aimons voir des Français chez nous. » Cette manière de distinguer les nationalités ne manque pas d'originalité.

Mais ne nous attardons pas en route et arrivons à Kiev.



PONT POUR LE CHEMIN DE FER SUR LE DNIÉPRE

II.

Kiev.

C'est en été qu'il faut voir Kiev et l'Ukraine. Au sortir du pont, qui semble un immense filet de fer suspendu dans l'espace au-dessus des eaux, vous apercevez de loin cette cité, majestueusement assise sur des monticules verdoyants. Leur base dénudée forme des dunes dont le sable blanc micacé brille comme un amoncellement de cristaux. Au-dessous coule tranquillement le Dniépre. De la portière du wagon, vous distinguez en plein midi, sous le ciel bleu et sous un soleil radieux, une quantité de sphères dorées, brillantes, disséminées dans les airs : ce sont les coupoles de la ville sainte. L'azur le plus tendre, l'or le plus éclatant, le vert le plus intense, le blanc le plus immaculé forment des lignes horizontales superposées, qui se noient et se fondent en se mirant dans les ondes du fleuve.

III.

Les temps païens.

L'histoire de Kiev, mère des villes russes, est celle de la Russie. Les Varègues, dont l'origine ethnique a été et est encore controversée en Russie, en s'installant en cette contrée, y formèrent une aristocratie guerrière. Ils transformèrent les tribus slaves habitant depuis longtemps ces territoires en armées redoutables qui devaient plus d'une fois faire trembler l'Empire grec. Pour vous faire connaître les origines et les débuts de Kiev, il faudrait prendre les *Annales* de Nestor et vous les lire. Vous y trouveriez l'histoire de ces bouillants chefs et de leurs expéditions contre Tsargrad (1), d'où ils rapportaient des trésors, un goût de luxe en rapport avec leur tempérament, et l'assurance qu'ils étaient assez puissants pour ébranler cet Empire d'Orient dont les richesses inouïes pouvaient être sans cesse mises à contribution. L'Empire grec brillait d'un dernier lustre, et l'avenir appartenait à ces jeunes peuples encore païens. Ceux-ci devaient bientôt conquérir là-bas un trésor plus précieux, j'entends parler de la religion, qui, réunissant Varègues, Slaves et Finnois sous l'égide de la croix, constitua le peuple russe.

Le Varègue Oleg, successeur de Rurik, a nommé Kiev la mère des villes russes.

L'histoire des princes de Kiev, avant l'introduction du

(1) Constantinople.

christianisme, est mythique. Connaissez-vous la légende de la mort d'Oleg ? Elle a été immortalisée par la ballade de Pouchkine. Je ne puis résister au désir de vous la traduire ici :

IV.

Ballade du sage Oleg.

Couvert d'une armure de Tsargrad, le prince Oleg chevauche par la plaine sur son fidèle destrier.

A sa rencontre, sortant d'un bois obscur, vient un vénérable devin ; il sait révéler les secrets de l'avenir, et toute sa vie s'est passée dans les prières et les prédictions. Oleg se dirige vers le vieillard inspiré.

« — Dis-moi, devin, favori des dieux, que doit-il m'arriver dans la vie? Pour la joie de mes voisins ennemis, dois-je être bientôt recouvert du tertre funéraire? Révèle-moi toute la vérité sans rien craindre de moi, et reçois en récompense un cheval à ton choix. »

« — Le magicien ne craint pas la puissance des chefs et n'a que faire des présents des princes. Sa parole fatidique est libre et sincère, elle exprime les volontés du ciel. Les années à venir se cachent dans les ténèbres...., mais je lis clairement ton destin sur ton front.

« Souviens-toi de ce que je vais te dire aujourd'hui : La gloire fait la joie du guerrier! Je vois ton nom rendu célèbre par la victoire, je vois ton bouclier suspendu aux portes de Tsargrad, la terre et l'onde te sont soumises, ton ennemi envie une si merveilleuse fortune.

« Et la vague traîtresse de la mer bleue, à l'heure fatale de la tempête, et la fronde, et la flèche, et le lâche poignard épargnent les jours du victorieux . . . . . Sous ton impénétrable cuirasse, tu ne sentiras pas de blessure : un invisible protecteur est donné au puissant.

« Ton cheval te sert sans peur dans ta dangereuse carrière : flairant d'instinct la volonté de son maître, tantôt il reste impassible sous les flèches ennemies, tantôt il se précipite sur le champ de bataille ; la froidure et le carnage ne sont rien pour lui..... Et pourtant c'est par ton cheval que tu recevras la mort. »

Oleg sourit, mais sur son front et dans son regard se lit une sombre pensée. En silence, s'appuyant sur sa selle, il descend attristé de cheval, et sa main, en signe d'adieu, flatte et caresse le cou superbe de son fidèle ami :

« — Adieu, camarade, fidèle serviteur, le temps est venu de nous séparer : repose-toi maintenant ; nul pied humain ne foulera désormais ton étrier doré. Adieu, sois heureux, et souviens-toi de moi. Vous, écuyers, mes amis, emmenez ce cheval !

« Couvrez-le d'une housse, d'un chaud tapis, conduisez-le par la bride dans ma prairie, baignez-le, nourrissez-le de grain choisi, abreuvez-le de l'eau de la source. » Et les écuyers s'éloignent aussitôt avec le cheval et en ramènent un autre au prince.

Le sage Oleg festoie avec sa droujina, au son joyeux des coupes ; leurs cheveux sont devenus blancs comme la neige au matin sur le sommet d'un glorieux kourgane..... Ils se rappellent les jours passés et les combats qu'ils ont combattus ensemble.

« — Mais où est mon compagnon, dit Oleg, dites-moi, où est mon ardent coursier? Est-il en bonne santé? Son allure est-elle toujours aussi légère? A-t-il encore le même feu, la même grâce ? » Et il reçoit cette réponse : « — Sur la colline escarpée, il dort depuis longtemps déjà d'un sommeil sans réveil. »

Le puissant Oleg baisse la tête, et se dit : « Où est la

prédiction ? Ce vieux devin n'était qu'un sot imposteur, et j'aurais dû mépriser ses pronostics ! Mon cheval m'aurait porté jusqu'à ce jour. » Et il voulut visiter les restes du cheval.

Voici que le puissant Oleg sort avec sa suite. Sur la colline, près de la rive du Dniépre, ils voient les nobles ossements étendus à terre. La pluie les lave, la poussière les recouvre et le vent balance au-dessus d'eux l'herbe de la steppe.

Le prince effleure du pied le crâne du cheval, et dit : « Dors solitaire, ami ! Ton vieux maître t'a survécu ; à la trizna de ses funérailles, qui maintenant n'est plus éloignée, tu n'ensanglanteras pas l'herbe sous la hache, et ne mouilleras pas sa cendre de ton sang chaud . . . . . Voilà donc où se cachait ma perte ! Cette carcasse me menaçait de mort ! »

Hors du crâne un serpent venimeux, à ce moment, rampe en sifflant ; il s'enroule autour de la jambe d'Oleg, comme une bandelette noire, et le prince, mordu, pousse un cri soudain . . . . .

Et le prince mourut de la piqûre du reptile.

V.

Funérailles païennes.

La mort d'Oleg nous amène à dire quelques mots des rites qui accompagnaient les funérailles païennes. Les nombreux kourganes parsemés dans les vastes plaines de l'Ukraine sont des tombeaux. Vous parler des objets qui en ont été exhumés m'entraînerait à un véritable cours d'archéologie. Vous n'êtes pas venus ici entendre un archéologue, mais un causeur.

Les Slaves russes avaient sans doute l'idée d'une autre vie, mais une idée grossière et matérielle, comme tous les peuples primitifs. Le trépas d'un chef comme celui dont nous parlions tout à l'heure était suivi de grandes fêtes et de terribles hécatombes. Nous en emprunterons le récit à l'historien arabe Ibn Foszlan, qui, au IXe siècle, fut le témoin d'une de ces cérémonies :

« Pendant dix jours, les amis du défunt pleurèrent et s'enivrèrent auprès de son cadavre. L'un des serviteurs du mort ayant accepté d'être enseveli avec le maître, fut aussitôt garrotté. Une des servantes se dévoua également, alors elle fut traitée comme une princesse ; elle fut lavée, parée ; elle ne faisait plus que boire et chanter. Au jour marqué, on déposa dans une barque le défunt avec une partie de ses armes, de ses parures ; on égorgea le serviteur, ainsi que le cheval favori et d'autres animaux domestiques, on les mit dans cette barque ; on y introduisit la jeune fille. Elle se dépouilla

de ses bijoux, et, un verre de kvass (1) à la main, entonna une chanson qu'elle eût prolongée volontiers plus longtemps. Tout à coup, continue le témoin oculaire, la vieille femme qui l'accompagnait, et qu'on appelait l'*Ange de la Mort,* lui ordonna de boire bien vite et d'entrer dans la cabine de la barque où était le corps de son maître. A ces mots, elle changea de couleur, et, comme elle faisait quelques difficultés pour entrer, la vieille la saisit par les cheveux, l'entraîna et entra avec elle.

« Les hommes se mirent alors à battre leurs boucliers avec leurs massues, pour empêcher les autres filles d'entendre les cris de leur compagne, ce qui aurait pu les détourner un jour de mourir pour leurs maîtres. Pendant que le bûcher flambait, un des Russes disait à notre narrateur : « Vous autres, Arabes, vous êtes des sots.
« Vous enfouissez dans la terre l'homme que vous avez
« le plus aimé, et il y devient la proie des vers; nous,
« au contraire, nous le brûlons en un clin d'œil, pour
« qu'il aille plus vite en paradis. »

Pour vous faire assister à un pareil spectacle, j'ai mis sous vos yeux un tableau exécuté par le peintre Sémiradzky pour le Musée impérial historique de Moscou.

Toutes les richesses de l'Orient et toutes les cruautés de la Barbarie se trouvent réunies devant la mort. Entouré de soieries, de bijouteries, d'orfèvreries de toutes sortes, d'armes splendides qui sont de somptueux butins, le boyard défunt assiste, silencieux et rigide, au carnage dont il est l'inconscient héros. Sa mort exige d'autres morts; la jeunesse pleine de vie, mise à contribution, devra fournir un nombreux contingent de

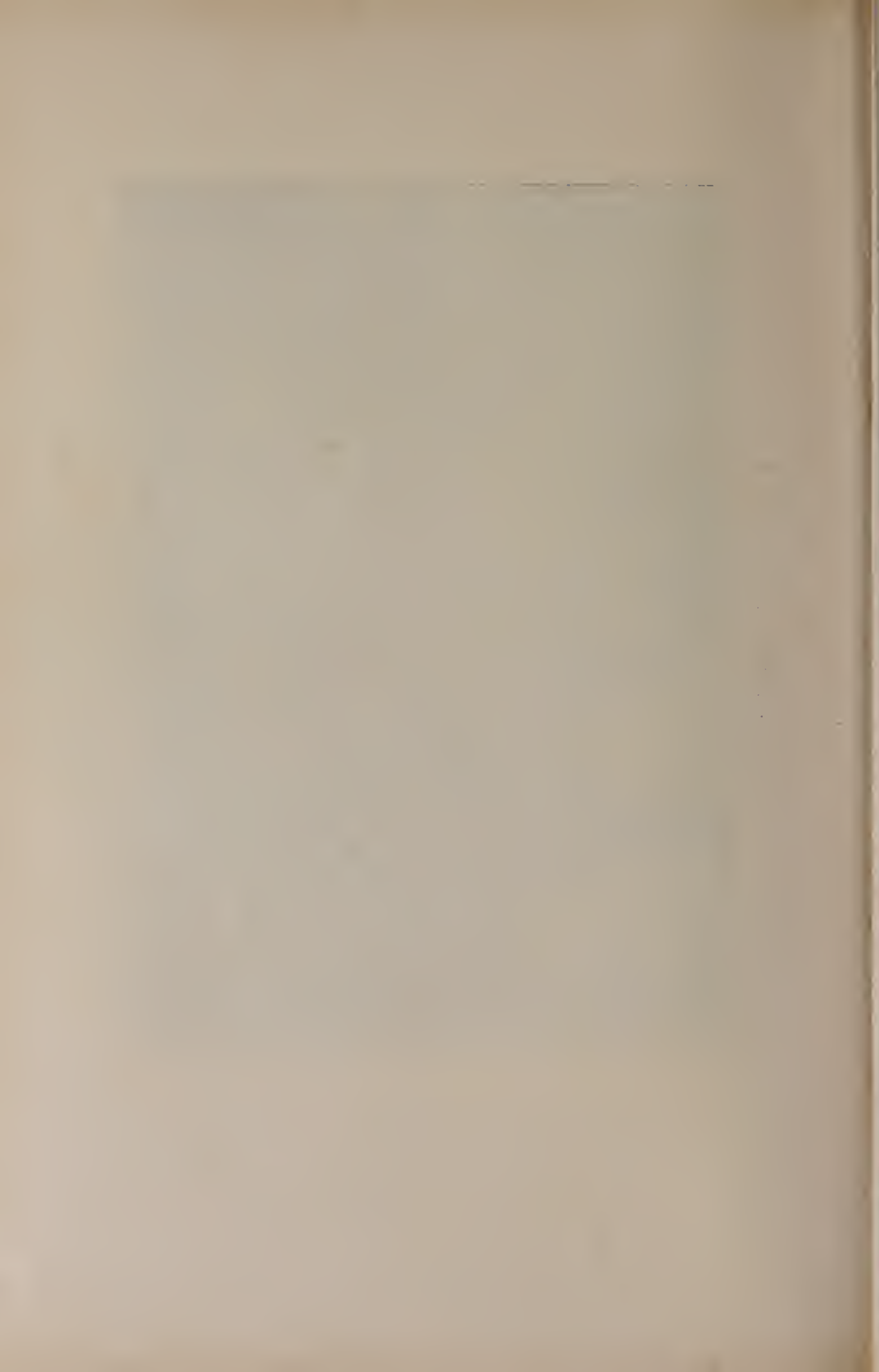
(1) Boisson russe.

MUSÉE IMPÉRIAL HISTORIQUE, A MOSCOU



FUNÉRAILLES D'UN CHEF SLAVE

Tableau de SÉMIRADZKY



victimes. Le vin et les boissons capiteuses répandus se mêlent au sang des animaux déjà immolés. Aux derniers feux du soleil couchant vont succéder ceux du bûcher qui consumera, avec le cadavre du chef, cet entassement fantastique de tout ce qui l'entoure.

Les idoles grimaçantes ont été apportées pour figurer à cette féerie macabre. Les guerriers font retentir les airs en frappant leurs boucliers, pour couvrir d'un son semblable à celui du tonnerre les plaintes des victimes humaines qu'on va immoler.

Funérailles solennelles et terribles, qui se terminent par un incendie des êtres et des choses, par un amoncellement de cendres, et dont il ne reste, pour en perpétuer le souvenir, qu'un tertre funéraire qui rompt la monotonie de la steppe.

A. K. Tolstoï a chanté ces monticules dans un poème dont je vous traduis un passage :

Et voilà que les années sont passées. Les siècles s'écoulèrent ensuite. Aux peuples succédèrent les peuples, et la surface de la terre a changé. Mais le kourgane où le conquérant puissant est enseveli élève encore sa haute cime, il n'a pas été mis au niveau de la terre, et, comme jadis, il se dresse fièrement.

Comme vestiges de la Kiev païenne, il ne subsiste que des données semi-historiques, semi-légendaires, des chants héroïques remplis de poésie et de couleur locale, et des débris archéologiques sortis des tombeaux.

Une bonne fortune a fait tomber entre nos mains le mobilier funéraire d'une sépulture trouvée à Kiev même, où se trouvaient réunis les représentants des trois grands facteurs qui ont concouru à la formation de la Russie. L'élément slave était représenté par un collier et des boucles d'oreilles ; l'élément byzantin par

deux monnaies frappées au commencement du xe siècle; l'élément varègue par deux fibules en forme de carapace de tortue, comme celles qui caractérisent, dans les pays scandinaves, l'époque des Vikings. Tous ces intéressants objets nous ont été gracieusement offerts par celui qui les avait trouvés, lorsqu'il sut que nous étions Français.

Mais j'ai hâte d'arriver aux temps chrétiens. Le baptême d'Olga, veuve d'Igor, demeura presque inaperçu. Cette princesse fut, selon les paroles de l'annaliste Nestor, « le précurseur du Christianisme en Russie, « comme l'aurore est le précurseur du soleil, comme « l'aube est le précurseur de l'aurore ».

VI.

Wladimir et l'introduction du Christianisme.

L'œuvre d'Olga fut poursuivie par son petit-fils, Wladimir, qui devint le Clovis des Russes. Ce Barbare, tout d'abord cruel et adonné aux plus violentes passions, avait l'âme troublée d'aspirations religieuses.

Dans Wladimir, il y a deux personnages qui se confondent souvent : un légendaire, et l'autre historique. L'un est le beau Soleil, et l'autre Wladimir le baptiseur. L'un est le héros du cycle Kiévien, l'autre l'apôtre de la religion chrétienne dans la Russie.

Kiev ne conserve plus aucun édifice de l'époque de saint Wladimir, mais le souvenir de cette grande figure historique se retrouve partout. Sa mémoire est célébrée par les paysans qui psalmodient les bylines dans les isbas. Son culte a été consacré par l'orthodoxie, qui vénère Wladimir comme un des saints les plus populaires. Dans les villages, on entend chanter la bravoure de ce héros dans des épopées semi-légendaires, semi-héroïques ; dans les églises dorées, on se rend, soit pour vénérer ses reliques, soit pour prier devant ses images aux sons des chœurs liturgiques, au milieu de nuages d'encens. La châsse de saint Wladimir repose dans l'église de la Dîme, *Dessetinaïa ;* une église moderne, qui n'est pas encore consacrée, perpétuera la mémoire du premier prince chrétien, aussi vénérée aujourd'hui qu'elle l'était hier et qu'elle le sera demain. Enfin, sur

le point le plus pittoresque de Kiev, au lieu dit *la Dégringolade du Diable*, en face de la vallée du Dniépre, se dresse, majestueuse, la statue de ce prince, de cet apôtre, de ce saint, sur la colline d'où il a fait précipiter les idoles païennes dans les eaux du fleuve.

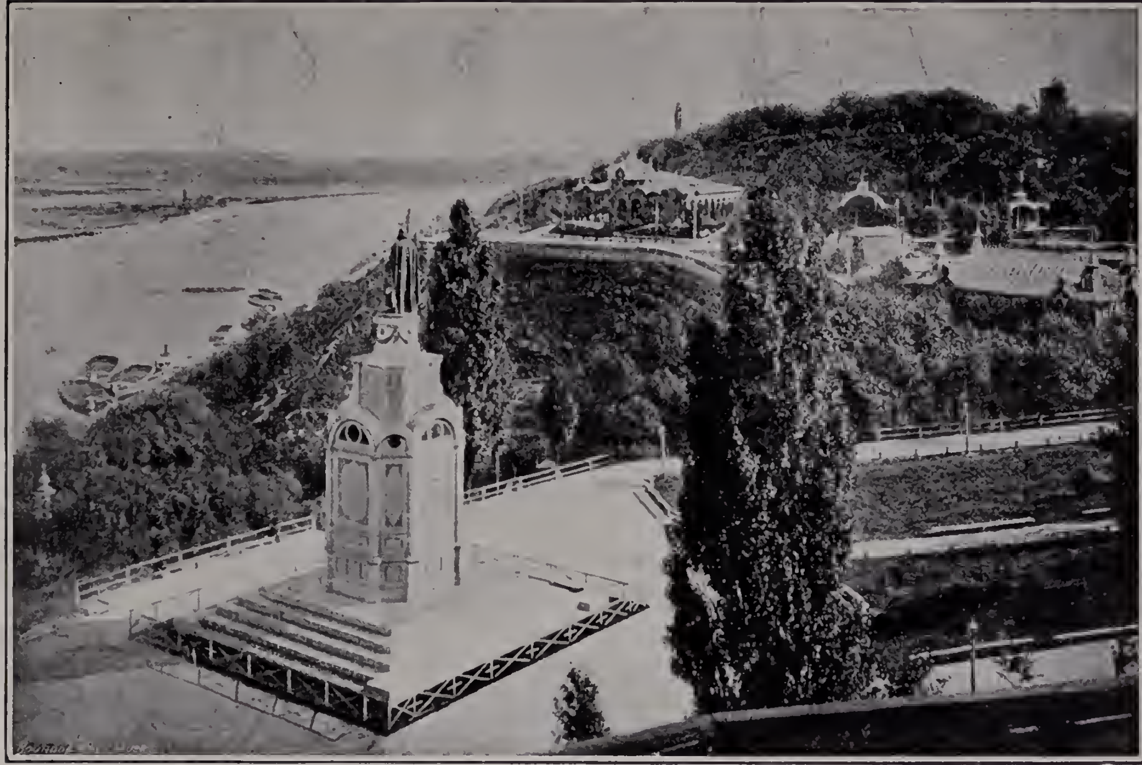
La conversion de Wladimir est intéressante à étudier. Il fit une sorte d'enquête sur les diverses religions. Le moine Nestor nous raconte en détail toutes les démarches qui précédèrent et préparèrent ce grand événement.

Le fier Wladimir n'entendait pas mendier le baptême chez les Grecs, il voulut le conquérir les armes à la main. Il descendit en Tauride et s'empara de Chersonèse, la dernière ville qui, dans cette région, fût restée soumise aux Grecs. Puis il envoya déclarer aux empereurs de Byzance, Basile et Constantin, qu'il voulait épouser leur sœur Anne. Les Césars grecs, qui se trouvaient aux prises avec des révoltes intérieures, consentirent, à condition que le Barbare se ferait baptiser.

Alors, Wladimir eut les yeux malades, et, privé de la vue, il était accablé d'une grande inquiétude et ne savait que faire. La princesse envoya lui dire : « Si tu veux guérir de ce mal, fais-toi baptiser le plus tôt possible ; sinon tu ne guériras point. » Il obtempéra à ce désir, et dès que l'évêque de Chersonèse imposa les mains sur le nouveau converti, celui-ci vit aussitôt la lumière, et loua Dieu en disant : « C'est maintenant seulement que je connais le vrai Dieu ! »

C'est donc dans sa conquête que le prince de Kiev reçut le baptême et célébra son mariage avec l'héritière des empereurs de Rome.

Après plusieurs séjours sur les rives du Dniépre, j'ai voulu voir cette localité pleine de souvenirs, et je me



STATUE DE SAINT WLADIMIR



CHERSONÈSE

suis rendu en Crimée. Quelle délicieuse presqu'île ! De Sébastopol, où je résidais, il faut peu de temps pour faire le pèlerinage de Chersonèse, et je l'ai maintes fois renouvelé, en y prenant toujours un nouveau plaisir.

Dans la première moitié de ce siècle, on a découvert, en un lieu solitaire, l'emplacement de l'ancienne ville de Chersonèse, dont les ruines ignorées dormaient d'un sommeil plusieurs fois séculaire, sous les herbes, auprès de cette mer Noire qui, sous le ciel d'été, est d'un si beau bleu. Les vagues destructives et révélatrices avaient miné les bords de la falaise et fait tomber dans les flots quelques-unes des antiques substructions. Les galets du rivage se trouvaient mélangés d'antiquités de toutes sortes.

L'éveil fut donné, et les premières recherches mirent au jour les restes d'un petit temple chrétien. Le premier sanctuaire trouvé à Chersonèse devait être considéré comme celui où Wladimir avait reçu le baptême. Ces vénérables vestiges sont actuellement surmontés d'une grande et magnifique basilique, qui se compose de deux églises superposées. Celle qui se trouve à l'étage inférieur contient ce qui subsiste de l'antique édicule. Celle qui surmonte est élancée et d'une richesse inouïe. De loin, son dôme domine la mer comme un phare brillant et doré ; la croix qui le surmonte rappelle à tous que là elle a conquis la Russie. La Russie moderne a voulu ériger ici, en pays tatare, un monument de la foi qu'elle a reçue de Wladimir et qui a fait sa grandeur historique.

Ce sanctuaire, confié à la garde des moines, est un lieu de pèlerinage célèbre. Jadis, une grande et floris-

sante cité grecque s'étendait là où se trouvent seulement aujourd'hui le couvent et la basilique. Cependant, sur les bords d'une petite baie abritée du nord par la falaise, il existe un musée bien intéressant, dont la construction disparaît cachée derrière un amoncellement de marbres antiques. Là sont réunies les antiquités innombrables exhumées par les soins de la Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg. Depuis plusieurs années, les recherches savantes et patientes de M. Kostiouchko, chargé officiellement de cette mission, ont mis à découvert une partie de la ville antique et de la ville chrétienne. On peut dire des ruines de Chersonèse qu'elles sont la Pompeï de la Russie. Cette petite excursion en Crimée, que nous venons de faire ensemble, n'avait pas pour but de vous entretenir des richesses archéologiques sorties de terre, mais simplement de vous conduire à l'endroit où l'eau sainte a coulé sur le front du Clovis de la Russie.

Retournons bien vite à Kiev.

Le baptême de Wladimir dans la ville de Chersonèse est un des épisodes historico-religieux qui inspira à Wasnetzoff une des belles fresques dont il a orné la cathédrale de Saint-Wladimir, église dont j'ai parlé dans ma conférence sur ce peintre. Le pendant de cette fresque, dû au même pinceau, représente le baptême du peuple russe à Kiev, en présence de Wladimir. Le païen était parti pour Chersonèse en guerrier ; le chrétien rentrait à Kiev en apôtre.

En effet, le prince, de retour dans sa ville, détruisit les idoles. La statue de Péroun, principale divinité des Slaves, était en bois avec une tête d'argent et une barbe d'or ; il la fit attacher à la queue d'un cheval, et ordonna de la traîner le long du ruisseau jusqu'au

Dniépre, où elle fut précipitée après avoir été publiquement battue par douze hommes (1).

Ensuite, Wladimir fit répandre par toute la ville l'annonce suivante : « Demain, quiconque, riche ou pauvre, misérable ou artisan, ne viendra pas au fleuve pour se faire baptiser, tombera en disgrâce auprès de moi. » L'annaliste place cette réponse dans la bouche des Kiéviens : « Si cette religion n'était pas bonne, le prince et les boyards ne l'auraient pas reçue. »

Le lendemain, Wladimir, avec les prêtres de la princesse et ceux de Chersonèse, se rendit à l'endroit désigné ; un peuple innombrable entra dans l'eau et fut baptisé.

La principale et la plus belle rue de Kiev se nomme Creschatike, c'est à dire *baptistaire,* et, d'après la tradition, elle se trouve à la place même où coulait un bras du Dniépre, à la place même où, en 988, eut lieu le grand événement que nous venons de raconter.

(1) Remarquons que Péroun n'a point de temple ; ses statues s'élèvent sur des collines. Il n'y a point de temple dans la religion des Russes païens.

VII.

Les temps chrétiens.

Nous avons donné un aperçu de Kiev à l'époque païenne ; nous avons brièvement raconté comment cette cité a été le témoin de l'introduction du christianisme en Russie ; nous parlerons maintenant de la puissance et de la splendeur de la mère des villes russes, qui prirent fin lors de sa ruine par les Tatares, au XIIIe siècle.

L'histoire des successeurs de Wladimir fut aussi tragique et aussi sanglante que celle des héritiers de Clovis. C'est alors qu'eut lieu le meurtre de Boris et de Glèb, dont l'Église russe fit deux saints, qui sont comme les *Dioscures* de l'Orthodoxie.

Après maintes luttes, Iaroslav devint seul maître de la Russie et régna glorieusement à Kiev. Iaroslav rappelle Charlemagne. Il fonda la suprématie de la ville où je vous ai conduits. La dynastie des Varègues, devenue russe, avait atteint son apogée. Le prince de Kiev avait marié ses filles à de célèbres monarques : l'une au roi de Hongrie, l'autre au roi de Norwège, et Anne à Henri Ier, roi de France.

C'est à Reims, Messieurs, le 14 mai 1049, que se fit cette première alliance franco-russe ; c'est à Reims que le roi de France épousa Anne de Russie, qui était jeune et belle. Je suis heureux, en parlant de Kiev, de nommer votre ville ; puisque ses habitants de jadis ont fêté une princesse venant de Kiev, les Rémois d'aujourd'hui vou-

dront bien s'intéresser à l'histoire de la cité qui leur a fourni une reine.

Autrefois la Russie nous donnait une princesse, et maintenant on peut dire qu'elle nous a offert un don plus précieux, qui consiste en une amitié engendrée dans tous les cœurs par la politique du monarque pacifique dont nous avons porté le deuil, dont l'œuvre noble et généreuse a réuni dans une même pensée la grandeur de sa patrie et de la nôtre.

De l'époque d'Iaroslav, il subsiste encore quelques monuments à Kiev. On peut en demeurer surpris, si l'on étudie le passé de cette région ; je vous en tracerai les grandes lignes. Après avoir brillé dans toute sa splendeur, la Russie de la steppe fut écrasée par la Russie des forêts. Les habitants de Rostoff, de Wladimir et de Sousdal, conduits par leurs princes, portèrent une première atteinte à Kiev, qui devait être plus tard saccagée par les Polovtsi.

Ensuite elle dut subir le joug de la Lithuanie, et sa situation de ville frontière dans les marches de la Russie l'exposa constamment, du côté de la steppe, aux incursions des hordes dévastatrices. Enfin, la Pologne du XVIe siècle, qui faillit anéantir la puissance grandissante de la Russie, s'empara du berceau de sa religion et de sa civilisation. L'Ukraine formait comme les confins militaires de la Pologne contre les Turcs. Un peu plus tard apparut l'*hetman* Bogdan Khmelnicki, dont la statue équestre se dresse sur une des places de Kiev. Il était l'homme qu'attendait l'Ukraine frémissante. Comme chef des Cosaques, il défit, en 1648, les généraux polonais. Grâce à lui, l'Ukraine fut affranchie à moitié. Cette insurrection devait servir le Tsar de Moscou et précipiter la décadence polonaise.

Les Cosaques orthodoxes, ne pouvant conserver l'indépendance, préférèrent la Russie orthodoxe à la Pologne, avec ses missionnaires intolérants, sa noblesse tyrannique et ses juifs arendateurs, détenteurs de toutes choses.

Ce sera Poleï qui portera un coup funeste à cette trinité impopulaire du seigneur, du jésuite et du juif arendateur, et qui donnera la victoire à Pierre le Grand.

Pierre le Grand prépara la revanche de la Russie sur la Pologne ; sous son règne, Kiev redevenait russe. Cette revanche, la politique de Catherine devait la rendre complète, en faisant recouvrer à son empire les provinces qui composaient jadis une partie du domaine de saint Wladimir.

Les rapports avec l'Occident, et surtout avec l'Orient, contribuèrent singulièrement à modifier l'élément ethnique qui dominait parmi les populations de l'Ukraine à l'époque des princes Varègues. Les Petits Russiens ne sont pas les descendants purs des Sévérianes, des Drévlianes et des Polianes, mais ils constituent un mélange auquel le sang des Zaporogues, des Petchenègues et d'autres Orientaux n'est pas étranger. Les Petits Russiens diffèrent des Grands Russiens autant que les Français du Nord diffèrent de ceux du Midi.

Cependant ils ont cela de commun qu'ils sont, les uns et les autres, orientaux, mais d'une manière différente. Pour bien connaître les Petits Russiens, il faut sortir de la ville. Si vous circulez dans Kiev, vous êtes surpris de constater que l'occupation polonaise y ait laissé autant de traces. Les grands propriétaires, les riches industriels de la région, sauf de rares exceptions, n'y séjournent qu'en passant. Dans les magasins, dans

les hôtels, dans les rues, vous rencontrez surtout des Polonais et des Juifs. Ceux-là n'ont pas pour ceux-ci l'aversion des Russes, bien au contraire.

Dans la majorité des habitants de la classe moyenne, j'ai constaté, non sans surprise, que l'esprit n'y est pas, comme on serait tenté de le croire, complètement russe. Cette nuance, qui n'apparaît pas au premier abord, est-elle un reste de l'influence polonaise ou bien une survivance de l'esprit indépendant des Cosaques? Je l'ignore.

Il convient cependant d'ajouter que l'on retrouve à Kiev, comme partout en Russie, chez les gens cultivés, cette cordialité dans l'hospitalité, ce charme dans les relations, qui sont l'apanage des Slaves. Nous pensons qu'avec le temps et des influences bien inspirées, Kiev redeviendra ce qu'elle était jadis, une ville russe. La cité de Wladimir doit être aussi russe que le cœur même de la Russie.

Peu de monuments datant du règne d'Iaroslav, c'est à dire du XIe siècle, ont survécu à l'action destructive des hommes et du temps! Kiev atteignait à cette époque le plus haut degré de splendeur; elle était alors la ville aux quatre cents églises, la ville qu'Adam de Brême appelle : « *Œmula sceptri Constantinopolitani et clarissimum decus Græciæ.* » Le prince voulut créer une rivale de Byzance, avec une Porte d'Or et une cathédrale de Sainte-Sophie, pour rappeler aux chrétiens russes le temple magnifique où les envoyés de saint Wladimir reçurent la vraie foi. La Sainte-Sophie de Kiev subsiste encore, et c'est le lieu d'en parler.



CATHÉDRALE SAINTE-SOPHIE



ABSIDE DE LA CATHÉDRALE SAINTE-SOPHIE

VIII.

Sainte-Sophie.

L'an 1037, Iaroslav fonda l'église métropolitaine dédiée à Sainte-Sophie, c'est à dire à la sagesse de Dieu. Cette basilique, sans doute la première construite en pierre, est le plus ancien temple chrétien conservé en Russie. Il est rapporté que l'armée du prince des Russes et celle des Petchénègues se mesurèrent à l'endroit même où s'élève cette basilique.

La qualification de *métropole,* donnée par le chroniqueur à Sainte-Sophie de Kiev, vient de ce qu'elle fut destinée à être non pas seulement une simple cathédrale, mais l'église principale de tout l'État, dont le titulaire serait archevêque de Kiev et de toute la Russie.

Le vocable de cette église est grec : *Σοφια*, signifie sagesse. Dès le IVe siècle, il avait été donné, par Constantin le Grand, à une basilique de Constantinople. Justinien conserva ce nom à l'église érigée par lui au VIe siècle, et que l'on admire encore aujourd'hui.

Dans les livres de l'ancien Testament, le nom de *sagesse* désigne non seulement une action, un attribut de Dieu, mais une émanation de sa substance. Les livres de la nouvelle Loi et les Pères de l'Église désignent, par la sagesse de Dieu, le Fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité. L'apôtre Paul écrivait : « Nous prêchons le Christ, vertu et sagesse de Dieu ! »

Suivant l'exemple de Constantin et de Justinien, Iaroslav, grand prince de Kiev, voulut que l'église

édifiée dans sa ville fût consacrée à la sagesse de Dieu.

La description de Sainte-Sophie comporterait une longue étude que nous ne pouvons aborder. Ce monument est le joyau de Kiev. Sous ses coupoles furent élevés sur le trône les descendants de Wladimir, pendant la première période de l'État russe. Non seulement les princes de Kiev, mais ceux des autres villes, accouraient à Sainte-Sophie pour y vénérer le Sauveur et la Vierge représentés dans les merveilleuses mosaïques du sanctuaire.

Si, en pénétrant dans ces murs, nous sommes charmés par l'harmonie et la richesse de la décoration, nos regards sont attirés d'abord, éblouis ensuite, par la magnificence et la conservation des mosaïques de l'abside et de la grande coupole, mosaïques exécutées à l'époque d'Iaroslav, par des ouvriers venus de Byzance. Non seulement les annales en font foi, mais en outre les inscriptions en langue grecque sont des indices non moins probants.

Les mosaïques de l'abside sont divisées en trois étages.

La partie supérieure est occupée par la *Vierge,* représentée dans l'attitude d'une orante. Le peuple la désigne sous le nom de *Mur inébranlable* ou de *Notre-Dame orientale.* Cette image, de taille gigantesque (environ 8 archines, c'est à dire plus de 7 mètres), sur fond d'or, est demeurée dans toute sa splendeur depuis huit siècles. Il semble que la symbolique ait suggéré la pensée de figurer à la fois la mère de Jésus-Christ et l'Église. Telle est du moins l'idée qui se présente à l'esprit en lisant l'inscription qui surmonte le sujet : « Dieu est au milieu d'Elle et Elle ne s'ébranlera pas, que Dieu lui soit en aide toujours. »

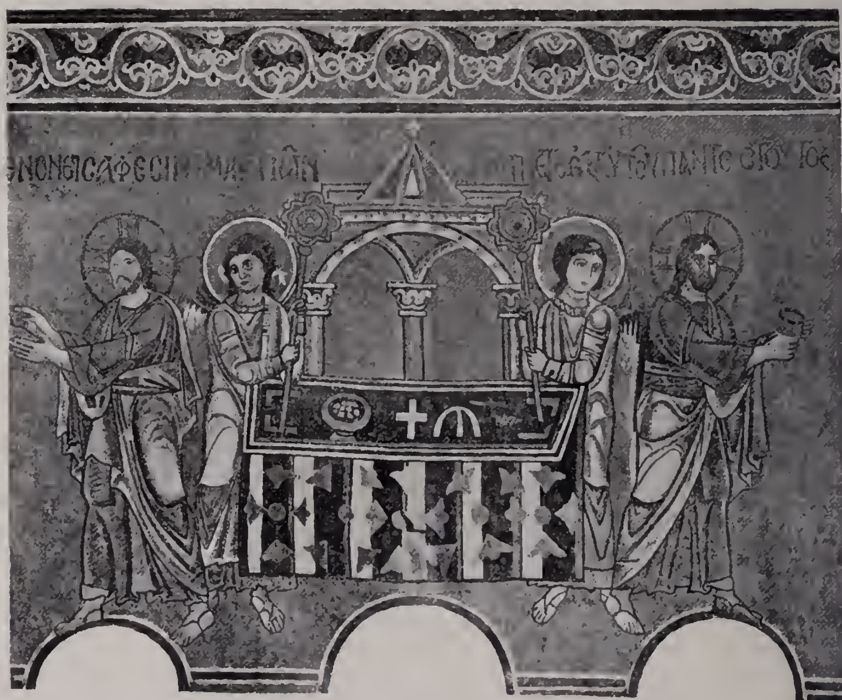
MOSAIQUE DE LA CATHÉDRALE SAINTE-SOPHIE



NOTRE-DAME ORIENTALE

MOSAIQUE DE LA CATHÉDRALE SAINTE-SOPHIE





LA MESSE

CATHÉDRALE DE SAINT-WLADIMIR, A KIEV

(Abside)



LA COMMUNION

Par Victor Wasnetzoff

La composition didactique qui s'étend au-dessous apparaît très distinctement. Ce n'est pas la *Cène* que les artistes grecs ont voulu représenter ici, mais la messe, *missa*, célébrée par le Christ lui-même. Le décor est empreint du luxe, de l'apparat des églises grecques. Une croix à quatre branches couronne le ciborium soutenu par des colonnes. L'autel, richement recouvert d'une nappe pourpre tissée de soie et d'or, porte tous les ustensiles en usage pour la célébration des saints mystères. Deux anges, ministres du Seigneur, tiennent chacun un flabellum. De chaque côté, six Apôtres s'approchent pour recevoir la communion. Elle leur est offerte par le Christ lui-même, dont la personne est double, pour mieux faire ressortir la communion sous les deux espèces, qui a été conservée par les orthodoxes. Les paroles sacramentelles : « Prenez et mangez, ceci est mon corps », se trouvent au-dessus de la personne divine présentant le pain. Les autres paroles sacramentelles : « Buvez-en tous, ceci est mon sang », surmontent la figure du Sauveur offrant le calice.

Il est assez intéressant de remarquer que dans la cathédrale moderne consacrée à saint Wladimir, le peintre Wasnetzoff ait ressuscité, dans une superbe fresque, la forme adoptée plus anciennement pour figurer la communion, celle qui était en usage avant l'époque des iconoclastes. J'ai pensé utile de mettre sous vos yeux la reproduction de cette peinture, où le Christ n'est pas double comme dans la mosaïque en question.

Revenons à Sainte-Sophie.

Entre les trois fenêtres de l'abside, immédiatement au-dessus du siège ou de la chaire du métropolite, il subsiste encore quelques mosaïques. Celles des saints

Pierre et Paul, ayant disparu, ont été remplacées par des peintures représentant *Pierre* et *Alexis,* archevêques de Kiev (1). Mais à droite et à gauche de ces deux figures, les anciennes mosaïques subsistent. Elles forment toute une rangée d'images de saints, qu'il serait trop long de vous énumérer. Cependant, pour que vous puissiez juger de la technique et du caractère de ces œuvres, je vous présenterai isolément l'une d'entre elles. Comme vous le voyez par l'inscription qui l'accompagne, elle reproduit *saint Nicolas,* vu de face, bénissant de la main droite et portant un livre de la main gauche.

Le temps nous permet seulement de mentionner encore deux charmants panneaux représentant l'*Annonciation.* Ils se trouvent sur chacun des piliers qui soutiennent l'arc séparant l'abside de la coupole. Jusqu'en l'année 1853, ces mosaïques étaient masquées par l'iconostase, dont la hauteur a été diminuée à cette époque.

Sur le panneau du pilier gauche, nous voyons l'*Archange Gabriel,* revêtu d'une tunique blanche, bénissant de la main droite et portant de la main gauche un lis rouge. De chaque côté du messager céleste sont inscrites en grec les paroles de la salutation angélique.

Sur le pilier droit nous admirons la *Vierge* debout, occupée à filer ; auprès d'elle se lit le texte de la réponse qu'elle fit à l'Archange. La servante du Seigneur est vêtue d'une robe bleu foncé et coiffée d'un voile de la même couleur, qui se termine par une frange d'or. Parmi toutes les mosaïques de la Sainte-Sophie, celle-ci est assurément la plus belle.

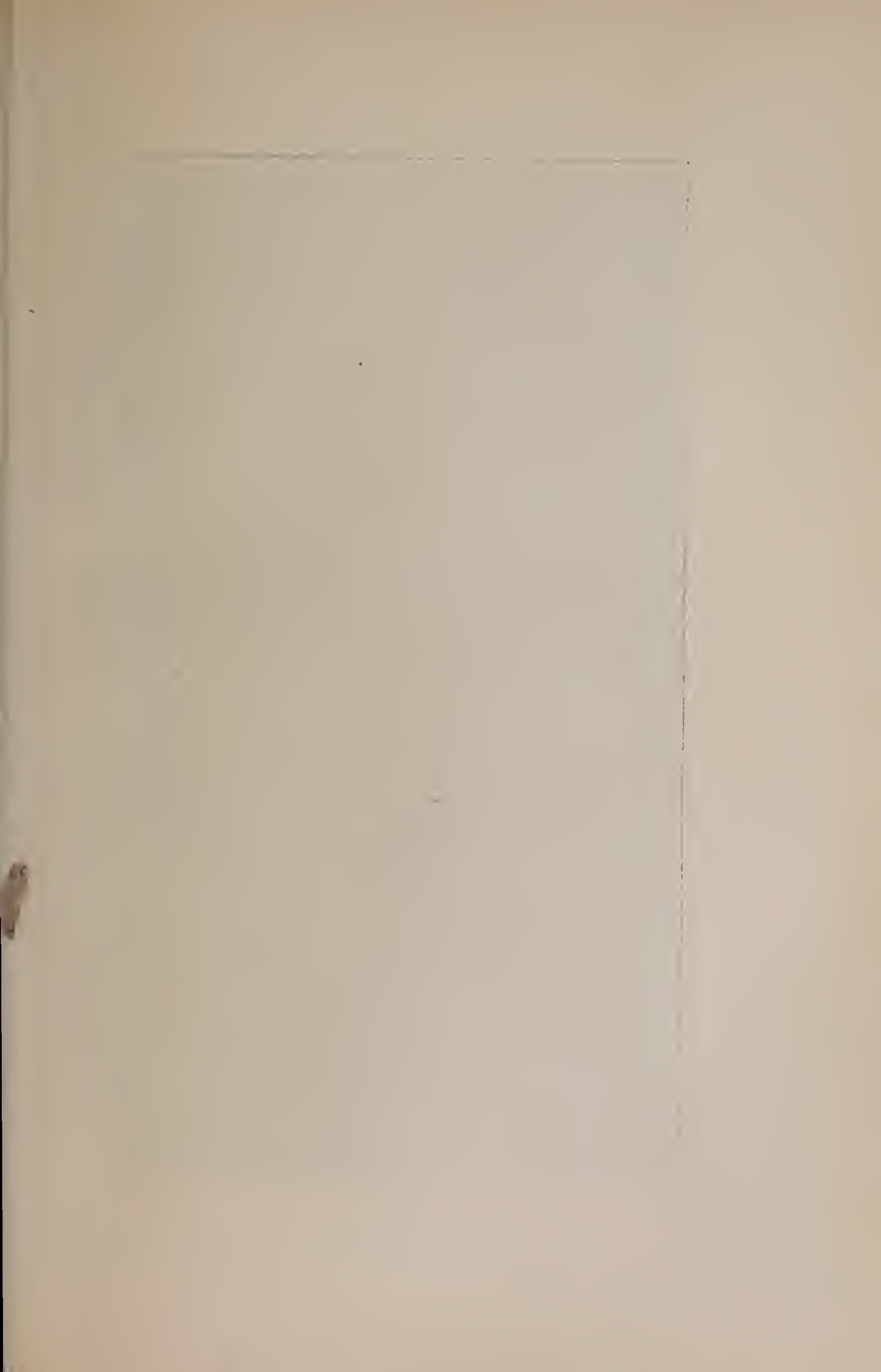
Comment ne pas être frappé de la suavité et de la

(1) Le premier de 1308 à 1326, le second de 1353 à 1378.

MOSAIQUE DE LA CATHÉDRALE SAINTE-SOPHIE



SAINT NICOLAS





L'ANNONCIATION



L'ANNONCIATION

beauté du visage de la Vierge. Les Grecs qui ont produit ces mosaïques étaient de grands artistes. Il est impossible de ne pas admirer l'art byzantin, lorsqu'il se montre représenté par de tels chefs-d'œuvre. Cet art n'est pas aussi archaïque qu'on serait tenté de le supposer.

Quittons Sainte-Sophie. Passons des plus anciennes aux plus récentes manifestations de l'art.

FRESQUE DE LA CATHÉDRALE SAINT-WLADIMIR



LE CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS

Par SVIEDOMSKY

FRESQUE DE LA CATHÉDRALE SAINT-WLADIMIR



LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Par Sviédomsky

IX.

Cathédrale Saint-Wladimir.

Vous connaissez déjà l'église, toute moderne, érigée en l'honneur de saint Wladimir. Je vous y ai conduits avant qu'elle fût consacrée, avant qu'elle fût ouverte au public, en vous parlant des fresques de Wasnetzoff (1). Si cet artiste a été le principal et le plus brillant décorateur de ce temple, d'autres peintres ont aussi contribué à le décorer. Sachant combien les œuvres des artistes russes vous intéressent, je vous montrerai quelques compositions dues aux pinceaux de Sviédomsky et de Niestéreff. Leur art procède de principes bien différents de celui de Wasnetzoff.

Sviédomsky a décoré les nefs latérales, et parmi ses œuvres nous avons remarqué un *Christ au Jardin des Oliviers* qui présente de grandes qualités. Le paysage principalement est d'un effet remarquable.

Kramskoï a peint le même sujet d'une manière analogue.

Sviédomsky appartient à une école influencée par l'Occident. Du reste, il passe la moitié de chaque année à Rome, et il n'est pas exclusivement russe dans ses œuvres comme Wasnetzoff.

Nous nous arrêterons encore devant une autre composition de Sviédomsky. Sa *Résurrection de Lazare* a été

(1) L'*Œuvre de Victor Wasnetzoff,* conférence faite à Paris et à Reims.

traitée d'une façon un peu théâtrale, mais néanmoins fort intéressante. L'artiste a représenté la scène de ce grand miracle, dans le milieu historique où, d'après la tradition, il a été accompli. En effet, la grotte que vous voyez peinte ici subsiste encore aujourd'hui. On y descend par un escalier étroit et tournant, creusé dans le roc, et on accède dans une chambre souterraine *(cubicula)*, qui servait pour les réunions funéraires. Dans le sol s'ouvre un trou destiné aux ensevelissements. De cette cavité, le peintre a fait surgir le mort disparaissant sous le linceul et obéissant à la parole du Christ, qui commande avec l'autorité d'un prince, avec la majesté d'un Dieu. *Marthe* et *Marie* sont auprès de lui. Les autres témoins expriment dans leur physionomie une terreur mêlée d'admiration.

Niestéreff a décoré les murs de l'étage supérieur de l'église Saint-Wladimir. Sa manière est trop différente de celle des autres artistes qui ont décoré ce monument pour établir des parallèles.

Afin de vous faire connaître Niestéreff, je vous montrerai le panneau de la *Nativité*, qui vous donnera une idée de son talent. Parmi les personnages réunis autour de la crèche, la *Vierge Mère* attire surtout les regards. Les peintures de Niestéreff sont curieuses à analyser, parce qu'elles ont été conçues par un homme qui vit et qui pense dans un milieu différent du nôtre, loin des influences auxquelles nous obéissons volontairement ou involontairement.

J'ai voulu vous présenter deux artistes qui ont collaboré, avec un grand talent, à la décoration de l'église Saint-Wladimir, dont l'œuvre de Wasnetzoff demeure la partie capitale.



LA NATIVITÉ

Par Niestéreff



COUVENT DE SAINT-MICHEL



LE MÉTROPOLITE

X

Pèlerinage à la Lavra.

Le célèbre « couvent aux catacombes » est un lieu saint et historique, car il a joué un grand rôle dans l'histoire de la Russie. Pendant l'hiver il sert de résidence au Métropolitain. Monseigneur Ioanicky, qui occupe ce siège, était précédemment à Moscou. Dans la hiérarchie, Kiev, à cause de son ancienneté, passe en première ligne.

Pour nous rendre au monastère, nous prendrons le chemin qui nous permettra de passer devant Saint-Michel, monument datant du XIIe siècle. La décoration intérieure de cette église monastique est fort riche et intéressante, car elle montre l'art byzantin pratiqué par des Russes. Les artistes grecs avaient formé de nombreux élèves à Kiev.

Sur notre route, nous admirons ensuite une autre église consacrée à saint André. Elle est relativement récente, mais admirablement située.

Nous savons que, dès le XIe siècle, Kiev possédait un temple portant le nom du saint qui aurait évangélisé la Scythie, qui serait venu sur les bords du Dniépre, bénir les collines sur lesquelles devait s'élever la mère des villes russes. Étant donnée cette tradition, il est tout naturel que les chrétiens russes aient voulu rattacher leur pays à la mémoire d'un des apôtres de Jésus-Christ. La liturgie orthodoxe ne s'est-elle pas fait l'écho de la légende? Le plus grand ordre de la Russie ne porte-t-il pas le nom de Saint-André? Dans l'ordonnance de 1797 sur les ordres russes, saint André n'est-

il pas qualifié du titre de protecteur de la Russie? Le sanctuaire que vous avez sous les yeux fut construit en 1744, par ordre de l'impératrice Élisabeth. Il est l'œuvre de l'architecte Rastrelli.

Nous longeons ensuite les collines qui dominent le Dniépre, en passant par le cimetière, d'où l'on embrasse une belle vue sur la ville. Le champ de la mort, enseveli dans la verdure, couronne une montagne qui fait pendant à celle où, depuis dix siècles, la vie se renouvelle, où les vivants s'agitent avant de venir se reposer ici.

Nous voici au but de notre excursion.

Le nom de Petchersky vient du mot *petchera*, qui veut dire crypte ou grotte. Le couvent aux souterrains se nomme aussi Lavra. En russe, *lavra* est synonyme de couvent ; en grec moderne, il signifie petite cellule.

Le monastère aux catacombes, illustré par les vertus de ses premiers fondateurs, Théodose et Antoine, conserve dans des souterrains immenses les corps incorruptibles de ses ascètes et de ses thaumaturges. On y montre le tombeau du moine Nestor, le premier historien de la Russie.

Il y a 1,500 moines à la Laure de Kiev. L'entrée du monastère a été successivement modifiée, ainsi que beaucoup de ses quartiers ; les églises elles-mêmes ont été transformées par les riches présents dont elles ont été dotées.

Celui qui voudrait étudier l'ethnographie de la Russie pourrait séjourner dans ce monastère, qui forme une petite ville ; il y rencontrerait des représentants de toutes les races de la Russie, car les pèlerins y affluent de toutes les parties de l'Empire. Rien n'est plus pittoresque que leurs campements dans les cours et dans les jardins.



ENTRÉE DU COUVENT AUX CATACOMBES

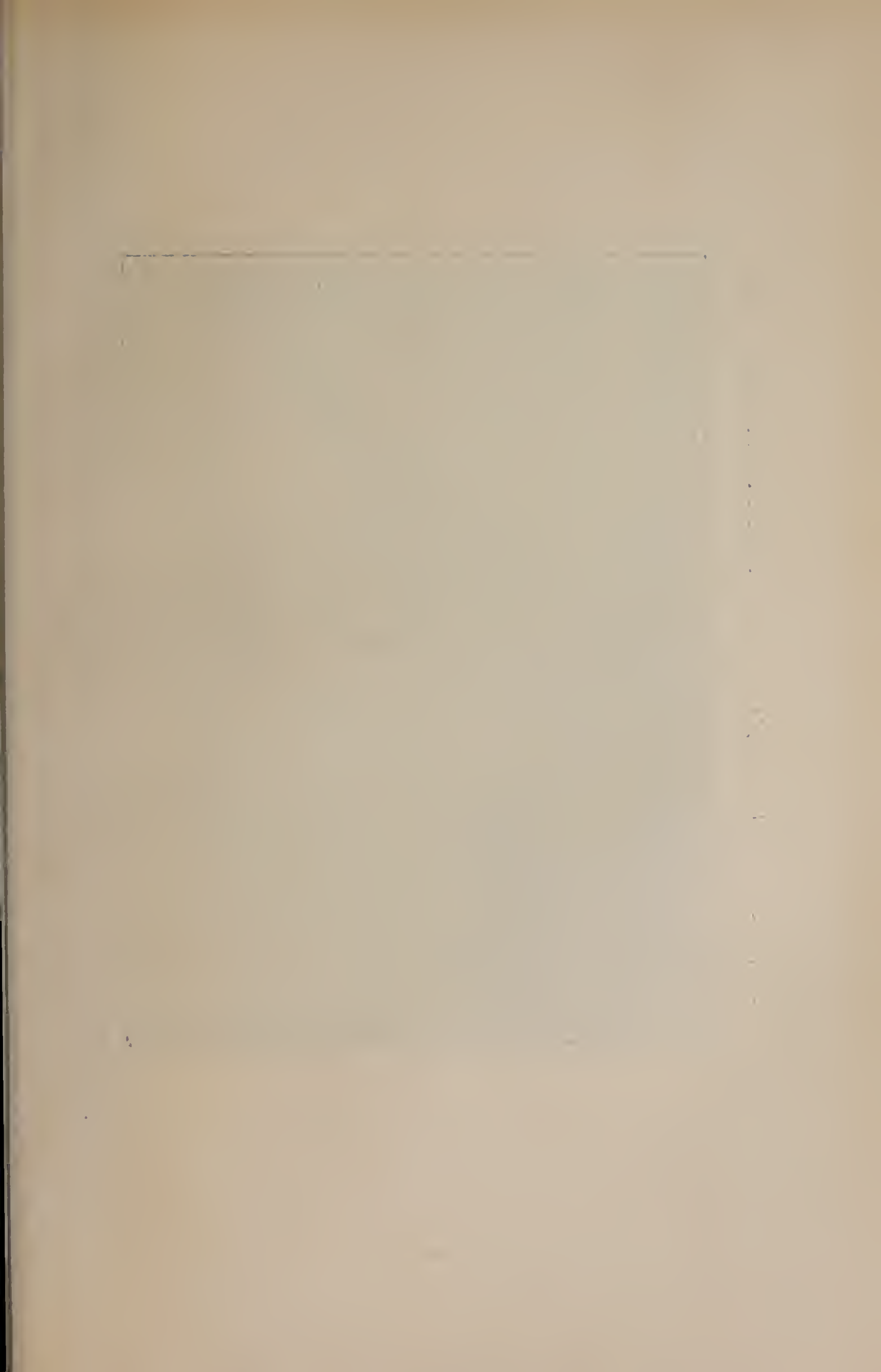


ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

Les murs de l'église principale datent de l'époque d'Yaroslav; mais leur décoration extérieure et intérieure en a entièrement modifié l'aspect.

Lorsque je pénétrai pour la première fois dans ce temple, on y célébrait un office du soir. Les parois des murailles disparaissaient sous des plaques d'or et d'argent encadrant les icones, devant lesquelles tombait des voûtes une pluie de lampes jetant partout des lueurs multicolores. A travers un nuage d'encens, au milieu des cierges, plus brillant et plus somptueux que le reste, l'iconostase apparaissait comme dans un horizon lointain. Au centre, l'image vénérée scintillait dans ses auréoles de diamants et de pierreries.

Il était impossible d'en approcher, la distance qui me séparait du sanctuaire était infranchissable. Le dallage disparaissait, recouvert d'une multitude de gens prosternés, serrés les uns contre les autres, se dressant tous ensemble de temps en temps pour faire un signe de croix, et s'inclinant de nouveau jusqu'à terre pour la baiser. On eût dit un océan humain, tantôt calme, tantôt agité, d'où la prière montait sous la forme d'un long soupir ou d'un chant vibrant de foi.





PONT POUR LES VOITURES ET LES PIÉTONS SUR LE DNIÉPRE

KIEV



LE PADOL (ville basse)

XI.

A la campagne.

Nous avons parlé des légendes, de l'histoire, des monuments, des œuvres d'art qui se rattachent à Kiev. Un des grands charmes de cette reine de l'Ukraine réside dans la belle nature qui l'environne. Je ne veux pas terminer sans vous conduire hors la ville, dans quelque village où nous verrons les Petits Russiens et la campagne. On ressent une impression tout aussi poétique, mais bien différente, en contemplant les paysages de la Russie centrale et ceux de la Petite Russie. Allons aux champs pour nous reposer de nos pérégrinations à travers la ville. Descendons au bord du Dniépre, où se plongent, au moins une fois chaque jour, tous les Kiéviens. Les bains jouent un grand rôle chez les Russes, qui se fouettent dans l'eau, tout comme au temps du moine Nestor, avec de petites vergettes de bouleau garnies de leurs feuilles. Parfois, les feuilles se détachent et restent adhérentes à la peau mouillée. C'est pourquoi on dit d'une personne collante (pardonnez-moi cette expression vulgaire), qu'elle est comme une feuille au bain.

Nous laissons la ville basse à gauche, pour longer le quai d'embarquement, puis les rives du fleuve jusqu'au pont destiné aux piétons et aux voitures. Celui par lequel nous sommes arrivés sert exclusivement au chemin de fer. Nous franchissons le Dniépre, qui sert de limite entre le gouvernement de Kiev et ceux de Tchernigoff et de Poltava. En Ukraine, le soleil de midi rend la chaleur accablante ; mais la nature y est

exubérante, la végétation luxuriante, la frondaison de ses arbres d'un vert intense, les fleurs resplendissent d'une coloration chaude. Le spectacle de cette parure de la terre, à travers une atmosphère embaumée, éclairée par une lumière translucide, procure une jouissance capiteuse et poétique.

Dans les prairies que nous traversons, les paysans sont occupés à la fenaison. Leur costume est charmant.

Les hommes, avec leur pantalon extrêmement large, avec leur chemise brodée de rouge et de bleu, avec leur menton rasé et leurs longues moustaches, ne nous rappellent-ils pas le rôle que l'élément ethnique turc a joué dans ce pays? L'ajustement des femmes trahit la même origine : leur chemise, dont la toile disparaît sous les broderies, dépasse les bandes d'étoffe multicolore qui remplacent la robe et serrent les reins; leur ceinture à voyantes rayures, leurs colliers nombreux, leurs boucles d'oreilles d'argent ornées de corail et d'ambre, enfin leur coiffure en forme de turban, charment la vue.

Les jeunes filles laissent voir leur chevelure disposée en deux nattes et se parent chaque matin, pendant la belle saison, d'un diadème des plus belles fleurs.

Parmi les herbes, en plein pré, nous remarquons de nombreux groupes de ruches en bois qui ressemblent à de gros champignons. Après un long et délicieux parcours, nous nous trouvons séparés d'un village par un bras du Dniépre. Juchés sur le sommet d'une charrette chargée de foin, nous le franchissons, tandis que les paysans le passent à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

En pénétrant dans le village, nous passons devant l'église, dont les dômes blancs et verts nous ont orientés

ENVIRONS DE KIEV



UNE PAYSANNE PETITE RUSSIENNE

ENVIRONS DE KIEV



VICHENKY

Attelage de Bœufs

ENVIRONS DE KIEV



VICHENKY

Isba

dans notre route. Ici, nous croisons un attelage de bœufs longeant une de ces solides palissades de branchages tressés, qui remplacent les murailles et servent de clôture. La façade des isbas apparaît le long des places, avec leurs habitants, curieux de nous voir; le reste des demeures disparaît dans des champs couverts de gigantesques tournesols, car les Russes sont très friands de la graine de cette plante.

Notre repas se composera de mets du pays. Lorsque nous aurons absorbé le verre obligatoire d'eau-de-vie, nous mangerons le *cacha* ou gruau, un petit cochon de lait, puis le *kisel* (1), apprécié dès l'époque de Nestor l'annaliste; le lait caillé et les framboises formeront le complément de ce dîner improvisé.

Le curé de l'endroit nous offre en outre l'hospitalité. Il nous exprime, en termes émus, les sentiments franco-russes de la population, et l'émotion ressentie lors de l'assassinat de M. Carnot, dans un village qui, avant nous, n'avait pas vu de Français.

J'aurais voulu vous narrer mes séjours dans les villages des environs de Kiev, où l'archéologie m'avait conduit, où des impressions multiples et des sites charmeurs m'ont retenu.

Hélas! L'heure de la retraite sonne au clocher, et ceux des environs envoient des sons variés qui semblent des échos lointains apportés de tous les points de la vallée. Ils annoncent mélancoliquement la fin d'un jour radieux et rappellent au foyer les travailleurs dispersés.

Nous rentrerons à Kiev sur le Dniépre, par le bateau qui ramène ceux qui momentanément ont fui la ville pour la campagne.

(1) *Kisel*, sorte de bouillie qui se sert aigre ou non fermentée.

Le moment du départ coïncide avec le coucher du soleil, l'heure où se prépare une de ces nuits vertes ; l'heure où le recueillement de toutes choses doit être accompagné de visions qui vous captivent, vous absorbent, vous stupéfient, vous enthousiasment, et se succèdent si vite que, fugitives et magiques, elles vous laissent le regret d'avoir trop tôt échappé à vos regards.

Nous allons assister à un spectacle qu'aucune description ne saurait rendre. Les Petits Russiens sont accessibles aux émotions que procurent ces grandes beautés de la terre et du ciel, qu'ils peuvent, heureux mortels, contempler chaque jour, sans en être rassasiés. Ce privilège leur permet de s'enivrer du charme de ces tableaux vivants, d'en analyser les détails, d'en subir les entraînements, d'en sonder les profondeurs, de s'en impressionner, de s'en pénétrer au point d'influencer leur état moral.

L'esprit de ce peuple s'émeut, se passionne devant ces tableaux, se complaît à leur mirage, leur vole leurs secrets ; sa littérature et ses chants en sont les traducteurs aussi éloquents que fidèles. En effet, les chants populaires présentent une peinture parallèle et comparative des sentiments et des spectacles qui s'offrent aux regards. Il semble que ces émanations de la pensée établissent un rapport constant entre l'état du cœur, de l'âme, et celui de la nature.

Le ciel change de nuance ; son azur sans tache devient violacé; le soleil, souligné de marbrures pourpres, écarlates, se perd dans l'or des coupoles de Kiev, qu'il incendie de ses derniers rayons ; c'est un embrasement général préludant au sommeil de la vie dans l'immobilité des choses.

Le Dniépre s'étend large et majestueux dans cette

vallée sans horizon. Là-bas, la lune apparaîtra où le ciel et l'eau se confondent.

La brise, trop légère pour troubler le calme général, nous apporte, avec son haleine caressante, le parfum des berges embaumées disparaissant aux yeux, pendant cet intervalle qui succède à la splendeur du jour et précède les lueurs de la nuit. Les eaux, comme de fidèles interprètes, répètent ce qui se voit au ciel. Le fleuve semble une nappe sans commencement, sans fin. Nos regards, suivant ses innombrables méandres, se portent du point éloigné où le disque d'or s'est perdu dans des lueurs incandescentes, jusque vers cet autre point où le disque d'argent se lève comme dans une coulée de diamants. Le soleil a disparu avec éclat, la lune naît avec mystère. La majesté fait place à la poésie.

Voici l'heure des lumières célestes et terrestres. Le ciel se peuple d'étoiles et la terre de feux. Kiev apparaît dans sa parure nocturne comme une reine toujours brillante. Sur le point culminant de la cité, deux puissants jets de lumière inondent les jardins et les édifices. Au-dessus d'eux, la lune dans toute sa vigueur étale son rayonnement, qui lutte avec celui de l'électricité.

Lorsque cette féerie indescriptible nous apparaît, nous débarquons à Kiev.

C'est alors que la traduction de ces vers de Khomiakov revint à notre mémoire :

Gloire à toi, Kiev séculaire, berceau de la gloire russe !

Gloire à toi, notre Dniépre aux flots rapides, purs fonts baptismaux de la Russie.

Gloire à toi, Dniépre aux vagues écumantes ! Gloire à toi, Kiev, cité merveilleuse !

Nous le savons : aux siècles écoulés, au milieu des profondes ténèbres de la nuit antique, c'est sur toi que le soleil immortel de la Russie a lui à son aurore !

XII.

Conclusion.

Peut-être ma causerie vous a-t-elle semblé longue. Je vous ai dit, en commençant, que le temps ne compte pas, là où je vous ai conduits. Je voudrais terminer en exprimant la sympathie, la reconnaissance et l'admiration que mes hôtes russes m'ont inspirées ; mais je me sens incapable de le faire assez éloquemment. A l'heure présente, plus que jamais, nous devons nous intéresser à tout ce qui concerne le grand empire.

C'est accomplir une œuvre patriotique, pour ceux qui ont été là-bas, de faire connaître ici combien nous avons conquis de solides amitiés ; d'entretenir nos compatriotes dans la pensée que les manifestations de Cronstadt et de Toulon ont fait germer aux deux extrémités de l'Europe des sentiments parallèles, dont le développement progressif peut assurer l'avenir de deux grandes nations. N'oublions pas que la Russie accomplit l'œuvre la plus belle, la plus grande de ce siècle, en réunissant par un chemin de fer l'Europe aux confins les plus extrêmes de l'Asie. Ne peut-on pas dire que le pays qui met à exécution d'aussi gigantesques entreprises est un des grands facteurs, un des grands centres du progrès ?

Je termine en le saluant au nom de mes chers compatriotes.

Mais je dois aussi m'acquitter d'une dette de reconnaissance, en remerciant cordialement la Municipalité de Reims de m'avoir si gracieusement ouvert les portes

de l'Hôtel de Ville. On a dit que Reims était la Moscou française ; ce titre est trop charmant pour être changé. Cependant, Kiev et Reims ont, l'une et l'autre, été le théâtre du baptême des premiers Barbares convertis. Unissons donc les noms de ces belles cités, qui toutes les deux ont vu l'aurore de la civilisation et de la grandeur de deux peuples dont les drapeaux portent les mêmes couleurs, et dont les cœurs battent à l'unisson !

TABLE DES CHAPITRES

52995 — Imprimerie coopérative de Reims (N. Monce dir.), rue Pluche, 24.

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Œuvre de Victor Wasnetzoff.

Causerie devant quelques Toiles de l'École moderne en Russie.